

Le 20 juillet 1772 : Courcy au ministre

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/31 f°353

Le 20 juillet 1772 : Courcy au ministre : Coëtivy et Provost sont revenus avec quelques mauvais plants d'épicerie. Récit plein de dépit du cérémonial de réception des épices.

A l'Isle de France le 20 juillet 1772

Pour vous seul, Monseigneur, je vous en supplie.

Monseigneur,

M. de Coëtivy enseigne de vaisseau du Roi était parti d'ici commandant le vaisseau *l'Isle de France* pour aller aux Manilles. Il était accompagné d'un autre petit bâtiment commandé par le Sr Cordé enseigne de la Compagnie.

Le Sr Provost commissaire de la Marine, ci-devant écrivain des vaisseaux de la Compagnie, si fortement ignoré et si bien fait pour l'être, aujourd'hui si reconnu et si renommé, si comblé d'honneurs et d'argent pour la muscade et le girofle dont il a ci-devant enrichi cette colonie, était l'homme d'État embarqué sur ces vaisseaux. Cet armement ainsi que tout ce qui pouvait y avoir rapport a été un mystère même pour moi, quoique fait pour en être instruit. Mais au choix d'un tel ambassadeur et aux dépenses que l'on faisait pour le mettre en état d'avoir une maison brillante à Manille, tout le monde a pensé qu'il s'agissait au moins d'un traité de commerce entre les Espagnols et nous, et qu'il commencerait par charger les deux vaisseaux de vivres dont nous manquions beaucoup. Aussi faisait-on des vœux pour leur heureux voyage, et ces vœux étaient trop sincères pour n'être pas exaucés, car ils étaient dictés par la nécessité. Les deux vaisseaux et tout le monde, à l'exception du frère du conseiller Rivalz St Antoine embarqué à la suite du Sr Provost qui a été arrêté aux Manilles par ordre du gouvernement et qui est peut-être actuellement dans la plus grande presse, tout est arrivé ici dans le meilleur état possible : mais au lieu de vivres, au lieu de traité, ils n'avaient que quelques mauvais plants de giroflier et quelques noix de muscade pourries.

Il s'en faut beaucoup, Monseigneur, que cette épicerie ait été reçue avec le même enthousiasme que la première fois. On y a cependant mis le même éclat et la même pompe pour les descendre. Il y a eu également des hommes répandus et apostés pour crier à la merveille, et chanter les louanges de M. Poivre et du Sr Provost. Ils vantaient de toutes leurs forces les richesses immenses dans cette augmentation de trésor, qui allait être pour tous les habitants. Mais, vaine clameur, efforts inutiles, personne n'a applaudi, ces farceurs n'ont pas même été suivis de la populace.

On n'a pas été plus heureux dans l'invitation générale que M. Poivre a faite par écrit pour annoncer le jour et l'heure où l'on montrerait ce précieux trésor au peuple, et où on invitait de se rendre pour constater par un procès-verbal l'existence et l'embonpoint des plants de girofle et de muscade, source immense de richesses pour la colonie. L'habitant, soit qu'il fut rebuté par le mauvais succès des premiers plants, soit qu'il se fut convaincu par lui-même qu'il était impossible qu'ils puissent réussir dans un terrain et un climat si différent de ceux où ils naissent et viennent naturellement, a resté chez lui. Il a fallu avoir recours aux prêtres et aux militaires qui se sont trouvés au port. La scène a commencé par un discours académique, chef-d'œuvre d'éloquence, digne fruit d'une imagination qui ne

peut être arrêtée que par la petitesse de son sujet, et prononcé par l'auteur, le Sr de Commerson, qui se dit médecin du Roi, naturaliste, sorti de Lyon.

Après, a paru le Sr Provost tenant un papier à sa main où était écrite la relation de son voyage, des peines qu'il s'était donné, des risques qu'il a courus, et des soins qu'il a pris. Il en a fait la lecture. Ensuite on a passé aux caisses qui renfermaient les plants de giroflier : ils n'ont pas paru vigoureux. Mais M. Provost a assuré qu'ils ne l'étaient pas davantage dans leur pays natal, et pour détruire tous les doutes sur le succès qu'on devait en attendre, il a fait observer que « quoique les îles Moluques fussent très basses, presque noyées, qu'il y venta peu, et jamais beaucoup, qu'elles fussent par les 5 degrés de latitude, il ne fallait pas s'imaginer que ces plants ne pussent venir à l'Isle de France quoique cette île fut très haute, qu'il y venta presque toujours et très fort, et qu'il y eut souvent des ouragans, et qu'elle fut par les 20 degrés de latitude », on a paru le croire.

Passant ensuite aux caisses qui renfermaient la muscade, il a fait observer « qu'elles étaient hermétiquement fermées, qu'il n'y avait pas une seule ouverture qui ne fut couverte par une bande de toile goudronnée, qu'on n'avait pas voulu en faire l'ouverture qu'en leur présence, qu'on allait les ouvrir, et qu'ils seraient étonnés de la fraîcheur des noix. ». On les a ouvertes en effet ces caisses, mais les germes se sont trouvés étouffés et les noix pourries. Cela n'a pas empêché que l'on ait signé le procès-verbal. Il est vrai qu'il y a eu un peu de peine parce qu'il est fait aux noms des commandants de quartier et des colons, comme étant présents, et que ceux qui avaient assisté ne se trouvaient être ni l'un ni l'autre ; mais M. Provost a levé cette difficulté en disant « que cela n'y faisait rien, et qu'à Paris on n'y regarderait pas de si près. ».

Voilà dans le vrai, Monseigneur, la farce qui s'est jouée, et comme elle s'est jouée. M. le Ch. Desroches qui n'avait pas approuvé ce voyage, sans s'offenser de ce que ces plants et ces noix n'avaient pas été descendues au Gouvernement, sans s'offenser, dis-je, de ce qu'on n'avait pas eu l'attention de lui en présenter, a laissé aller les choses comme on avait voulu, affectant de n'y prendre aucune part. Et moi qui ai l'honneur d'être Commissaire Général, envoyé ici pour aider M. Poivre dans toutes ses fonctions, qui d'ailleurs croit mériter quelques légers égards de sa part, j'ai été traité avec la même négligence que M. le Général : aussi ai-je vu tout ce qui s'était passé avec la même indifférence et le même silence.

N'est-il pas honteux, Monseigneur, de tenter à imposer aussi grossièrement, et d'insulter avec plus d'impudence un peuple malheureux auquel on ne présente que des plants dont le succès est plus que douteux, et dont la richesse ne peut être qu'imaginaire. Ah ! Monseigneur, il faut à des hommes qui travaillent, du pain, et si vous voulez les porter à des soins étrangers, vous ne pouvez y réussir qu'avec le surplus de leur bien-être.

La première richesse de l'Isle de France est dans son sol et dans les bras de ses habitants appliqués à la culture des grains et des cafés. Oser penser autrement est très mal servir le Roi, l'État, et se moquer de la raison. Vanter les services d'un homme qui aborde dans une île déserte, qui y ramasse des plants qu'il y trouve et dont il est à parier que les fruits sont sauvages et de mauvaise qualité, puisque les Hollandais ne se donnent pas la peine d'aller les y détruire, qui partage son mérite avec le matelot, qui, comme lui, prend des noix et des plants, les apporte, les vend ici au marché ; vanter, dis-je, un tel homme comme un héros qui fait la richesse de la France, c'est le comble de la folie.

Mais, Monseigneur, cette scène comique n'est pas encore finie. Le peu de succès qu'elle a eu à l'Isle de France a fait imaginer d'envoyer à Paris le héros de la fable. Le Sr Provost part sur le vaisseau *Le Gange*. Il va sans doute en France pour y jouer la seconde représentation de sa comédie. Il se flatte d'y trouver de grands partisans et de pouvoir parvenir à en imposer jusqu'à vous-même, Monseigneur, sur les grandes choses qu'il croit avoir faites, et qui lui ont mérité jusqu'ici une commission de commissaire de la Marine, 1500 livres de pension et une somme d'argent dans la colonie qui est exorbi-

tante : récompense incroyable pour un sujet de cette espèce. Ce n'est pas une mauvaise adresse de la part de M. Poivre d'envoyer successivement en France des préconiseurs de sa gloire et de sa sage administration. Le Sr Provost est le troisième¹. Toutefois je ne puis m'empêcher de le plaindre si on juge de ce qu'il vaut par le peu que valent ses émissaires.

Très certainement, Monseigneur, M. Maillart ne manquera pas à son arrivée dans cette colonie, de même qu'au moment du départ de M. Poivre pour la France, de faire dresser un procès-verbal de la situation actuelle de ces deux époques, des plants de girofler et muscadier qui seront dans l'île sur toutes les habitations où on en a distribués. Cette précaution lui sera très nécessaire pour l'avenir, je lui conseillerai bien de ne pas manquer de la prendre.

Je suis avec un très profond respect, Monseigneur, etc.

Courcy

* * *

¹ Les deux autres sont Verdière et Cossigny de Palma.